

Je suis un enfant de la guerre



© Flickr.com/JSA_NZ

Alors que j'avais neuf ans, je passais beaucoup de temps dans la cordonnerie de notre voisin. En hiver, les hommes du voisinage se joignaient à nous. Le sujet abordé le plus souvent était la guerre. J'ai mis du temps à comprendre qu'ils ne parlaient pas de la même guerre et pas du même uniforme...

Le grand-père Blessing, en tant que brancardier auxiliaire, et l'officier d'artillerie Schmule, un juif, portaient l'uniforme allemand durant la Première Guerre mondiale. Albert, le fils du cordonnier, Albert, le bigleux et Louis Doppler furent soldats pendant la Deuxième Guerre mondiale. Le premier était à Dunkerque en uniforme français, les deux autres, incorporés de force, ont subi l'hiver russe ainsi que les camps de prisonniers russes en uniforme allemand. Robert, surnommé Robbes, a été chasseur parachutiste dans la Légion. Il a été dispensé du saut sur Dien Bien Phu à cause d'une fracture qu'il s'était faite quarante jours avant. Mon frère aîné, Charlot, ainsi qu'Alfred Reetsch sont rentrés de la guerre d'Algérie après vingt-huit mois de service militaire. Ses récits furent marqués d'une part de tristesse, de colère et d'effroi à cause des terribles événements qu'il a vécus et d'autre part de reconnaissance parce qu'il a survécu à l'enfer. Ambiance de guerre ! Non seulement à la cordonnerie mais partout. S'il était question de guerre, les larmes ne coulaient pas qu'à la maison, mais aussi quand nous étions en visite chez ma grand-mère à la Kohlhütte. Sa maison portait encore des traces d'impacts de balles et d'éclats de grenades depuis l'opération Nordwind de janvier 1945.

« Tu es trop jeune pour comprendre ça ! »

Bien que je sois né sept ans après la fin de la Deuxième Guerre mondiale, je me sens

« enfant de la guerre », ayant grandi dans cette ambiance. Martin Kessel en parle ainsi : « *La guerre a le bras long. Bien après qu'elle soit finie, elle cherche encore ses victimes* ». Ce n'est qu'en prenant de l'âge que je compris que c'était un sujet délicat. Un jour le grand-père Blessing m'a dit : « *Si les Américains n'étaient pas venus en 1917, nous n'aurions pas perdu la guerre* ». Je lui ai répondu : « *Grand-père, mais nous l'avons gagnée* ». Il m'a répondu : « *Tu es trop jeune pour comprendre ça !* » Il avait raison, je ne connaissais pas l'histoire dans son intégralité, le fait d'avoir été tantôt français, tantôt allemand. Bien plus tard, j'ai compris l'étonnement de mon père quand il évoquait l'histoire d'une femme, née à la Kohlhütte, qui y a mis ses enfants au monde et y est décédée. « *Elle savait le français !* » En effet, elle est née vers 1860, morte en 1946/47. Sans jamais avoir changé d'adresse, elle a changé cinq fois de nationalité.

À Weislingen, sur une plaque commémorative sur une tombe, on peut lire : « *Père 1915 en Russie, fils en 1943 aussi* ». Ma belle-mère a perdu deux frères dans la Deuxième Guerre mondiale, l'un en 1940 près de Voyer en Lorraine en uniforme français, l'autre en 1944 en Russie en uniforme allemand. En 1947, un fonctionnaire a demandé à leur mère : « *Lequel est mort pour la patrie ?* »

Albert Schweitzer a été arrêté au Gabon en 1916 en tant qu'Allemand et a été placé en résidence surveillée en Provence.

Un homme, né à Weislingen qui enseignait au Palatinat, a été enrôlé en 1916. Il lui a été interdit en 1919 de retourner en France. Un enrôlé de force a souvent répété : « *Je suis parti à la guerre à dix-sept ans et soixante-quinze kilos, et rentré à dix-neuf ans et trente-neuf kilos.* »

Les uns sont-ils des héros et les autres des lâches ou même des traîtres ? Ils sont nos pères ou grands-pères ou oncles qui, s'ils avaient eu le choix, auraient choisi une vie paisible. Leur destin tragique a été ignoré. La douleur psychique de ces hommes a échappé au gouvernement à Paris, au cours d'histoire à l'école, à la presse. Certains avaient honte devant leurs propres enfants. Un certain nombre n'en ont pas du tout parlé à la maison. Beaucoup s'épanchèrent après un ou deux verres de bière dans le bistrot de ma belle-mère. On a fait comme si, entre 1870 et 1918, il n'y avait eu que de l'oppression et comme si seuls les Alsaciens-Lorrains étaient responsables de la défaite de 1940. Lors des journées commémoratives des armistices, les discours n'ont jamais tenu compte de leur sort et ne le font toujours pas. Le message du monument aux morts de Strasbourg est resté et reste encore lettre morte.

C'est notre devoir

Pourquoi remuer tout cela ? Laissons cela au passé et tournons-nous vers l'avenir ! « *Le secret de la réconciliation est le souvenir* », a écrit Richard von Weizsäcker. Notre réconciliation ne peut être totale que si nous nous occupons de tout le passé (l'Allemagne n'a toujours pas reconnu le crime de guerre de l'incorporation de force). Nous avons un devoir de mémoire envers ceux qui ont été jetés dans un tel abîme. Ce n'est qu'ensuite que nous pouvons nous tourner vers

l'avenir. En ces temps où les nationalismes s'affirment, c'est notre devoir. Ce n'est qu'après qu'un avenir de paix pourra se construire. La paix, la liberté et la fraternité en seront les pierres angulaires et un réel amour cimentera le tout de manière harmonieuse par-delà les frontières. Ainsi personne ne sera plus obligé de dire : « *Je suis un enfant de la guerre* ». Corazon Aquino, ancienne présidente de la République des Philippines, a dit un jour : « *Notre révolution nous a enseigné que les hommes qui se serrent la main sont plus forts que des chars.* »

Jean-Jacques Reutenauer,
pasteur à la retraite

Traduction : Lilly Guyonnet